

À plusieurs mains...

*Poursuivre l'incipit du livre de Philippe Ségur
« Autoportrait à l'ouvre-boîte »,
puis passer la main à une autre participante... x 2 !*

Table des matières

Lettres à mon fils	3
Par Emmanuelle, Dany & Flora	3
L'écrivain maudit	5
Par @gnès, Dominique & Emmanuelle	5
Écrire pour oublier	7
Par Dany, Flora & Michèle	7
Dessous	9
Par Flora, Michèle & Marie-Charlotte	9
Labyrinthe d'écriture	11
Par Michèle, Marie-Charlotte & @gnès	11
La mort du loup	13
Par Dominique, Emmanuelle & Dany.....	13
Écrire à mort	15
Par Marie-Charlotte, @gnès & Dominique	15

Par Emmanuelle, Dany & Flora

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »¹

« Tout en noircissant le papier, il songeait à la vie qu'il aurait pu avoir s'il n'avait pas...

Il aurait pu accompagner son fils à l'école maternelle, serrer doucement sa petite main dans la sienne, le prendre dans ses bras et le rassurer en lui glissant à l'oreille : "Tout va bien se passer, ne t'inquiète pas. Papa viendra te chercher ce soir". Sa fibre paternelle aurait pu exploser au grand jour. Il aurait regardé son enfant grandir avec beaucoup d'émotion et un brin de fierté.

Au lieu de cela, il était condamné à moisir au fond de cette grotte, au milieu d'une nature qu'il avait aimée autrefois, et qui lui semblait soudain hostile. Les odeurs enivrantes de la garrigue ne parvenaient pas jusqu'à ses narines, et le lointain son des bergers rappelant leur troupeau était source d'angoisse. Il était tendu et attentif au moindre bruit qui s'approchait de son antre. Qui sait si un enquêteur zélé, ou pire tout un peloton du GIGN, ne profiterait pas du vacarme des moutons pour venir le cueillir ici. A cette idée, il passa de nouveau sa main sous le bureau et effleura le revolver, comme pour se convaincre que tout espoir n'était pas perdu.

Sur la table étaient étalés ses écrits. De son stylo suintant sortaient de belles lettres, des poèmes qui, il l'espérait, lui survivraient et le rendraient moins condamnable aux yeux du monde. Il philosophait sur la nécessité de s'engager politiquement, de militer et maintenir un contre-pouvoir, coûte que coûte. »²

« Ainsi, en pensant ou en écrivant, il retrouvait une certaine sérénité, qui le faisait lâcher prise. Mais à chaque fois que des bruits parasites atteignaient sa grotte et ses oreilles, il replongeait dans un scénario d'une noirceur

¹ Par Philippe Ségur

² Par Emmanuelle

incommensurable et qui lui faisait imaginer le pire. Combien de temps résisterait-il à cette pression ? Combien de temps allait durer cet enfermement ? Comment prendre la température extérieure ? Il ne pouvait pas utiliser son téléphone portable car il aurait aussitôt été repéré. Il avait pour seul compagnon son revolver et sa solution radicale pour mettre fin à cette histoire. Son stylo et son cahier lui étaient très précieux ; c'est grâce à eux que »³... « lorsqu'il sortait son arme de sa cachette, il ne la retournait pas contre lui. Il voulait continuer à écrire, transcrire les messages qu'il lui semblait important de transmettre à son fils. Il le savait confortablement installé dans l'immense maison du nouveau mari de son ex-compagne. Ce politicien malhonnête qui acceptait tous les dessous de table possibles. Son seul objectif était le pouvoir et l'argent. Avec quelles valeurs son fils était-il éduqué ? C'est cette pensée qui le maintenait en vie. Il espérait pouvoir raconter un jour à son fils la vérité. Ce récit ne lui parviendrait sûrement que par l'écrit, mais c'était malgré tout un réconfort. Ce que toute la population reconnaissait comme un attentat était en fait une ultime tentative pour faire réagir le gouvernement face au changement climatique. Il avait sincèrement cru pouvoir changer les choses. Mais la propagande du gouvernement avait rapidement communiqué une version erronée de la réalité.

Il finissait d'écrire sa version des faits. Dans une heure, il sortirait de la grotte pour envoyer son manuscrit à un ami journaliste. Il en mourrait sûrement mais il espérait que la vérité éclaterait ainsi. »⁴

³ Par Dany

⁴ Par Flora

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »⁵

« Il s'était lancé ce défi, il y a quelques mois déjà : écrire un roman policier très très noir. Mais son imagination le limitait et ne lui permettait pas de développer son intrigue. Alors, il avait besoin de concret. Il s'était créé un décor effroyable. Des photos de cadavres. Des mises en scène meurtrières plus glauques les unes que les autres. Il s'était procuré ce revolver de façon illégale. Il avait besoin de ces frissons, de cette adrénaline pour avancer, ne pas renoncer à son projet. C'était devenu une obsession, une idée fixe. Parfois même, il en oubliait de manger, de dormir. Il lui fallait remplir des pages blanches de mots noirs. Il échafaudait des scènes d'horreur, décrivait des profils psychologiques de tueurs avec une précision chirurgicale. Il était totalement soumis à son histoire qui devenait plus complexe chaque jour. Plus rien d'autre ne comptait.

Il ne se rendait pas compte de la distance que sa femme mettait entre eux, de sa froideur. D'ailleurs, il lui parlait à peine. Ses enfants ne venaient plus lui dire bonjour dans son bureau. »⁶

« Il était obsédé par cet objectif et ressentait un malaise indéfinissable, dont il se demandait s'il était physique ou psychologique.

"Je devrais peut-être aller prendre l'air, marcher, respirer, comme le recommandent les médecins".

Mais il restait assis, concentré, désagréable, ignorant tout de ce qui se passait sous son toit.

Mais vint un moment où sa créativité diminua, comme s'il avait utilisé tout ce qu'il avait en tête, comme un stock épuisé, et il se trouva vide, bête, devant sa

⁵ Par Philippe Ségur

⁶ Par @gnès

feuille blanche. Ses doigts effleuraient l'arme sous la table comme si ce contact pouvait faire germer des idées. Il regardait les cinquante pages noircies posées bien à plat en une jolie petite pile, mais il se sentait comme un puits tari. Il avait tout donné et devait trouver un moyen de relancer sa créativité. Il sortit de la pièce et retourna dans le monde où la vie réelle s'agissait. Il se demanda s'il y avait encore sa place ? Sa femme incrédule le regarda de loin, l'air interrogateur, ses enfants l'observaient et se lançaient entre eux des regards curieux pleins de perplexité. Il eut l'impression qu'ils avaient reconstitué une famille nouvelle sans lui. »⁷

« Alors, il retourna dans son antre et se rassit devant la feuille qu'il avait seulement tachée d'encre avec son stylo. Il était dans un état second, sans doute à cause des grandes rasades de whisky qu'il ingurgitait depuis plusieurs jours. Il avait pensé qu'un peu d'alcool ferait revenir l'inspiration, mais "un peu" n'avait pas suffi. Il se pencha pour attraper sa bouteille. Soudain, il perdit l'équilibre, voulu se raccrocher au bord du bureau, mais sa main effleura le scotch qui maintenait l'arme sous le bureau. Le scotch s'arracha et le Mathurin 73 se décrocha de sa cachette. L'homme tomba lourdement sur le sol, en même temps que son arme. La peur ne l'effleura pas ; le coup était déjà parti et avait atteint sa bouteille qui était allée s'exploser contre le mur du bureau, envoyant de grosses giclées de whisky sur son supposé "roman". »⁸

⁷ Par Dominique

⁸ Par Emmanuelle

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »⁹

« Le contact du bois le réchauffait, le rassurait dans un premier temps. Mais lorsque ses doigts effleuraient le métal dur et froid de la crosse du revolver, des frissons le parcouraient et faisaient affluer ses souvenirs.

C'était le temps où il exerçait son métier de gendarme dans des pays en guerre ou bien dans les anciennes colonies françaises dont il fallait mater les populations de sauvages révoltés. Enfin, c'est ainsi qu'il se rappelait cette époque si douloureuse pour lui. Obéissant aux ordres de sa hiérarchie, encore jeune et sans grande expérience, il pensait ne pas avoir le choix et ne se sentait pas capable de résister à ces injonctions. Le revolver était pour lui une arme de dissuasion qu'il n'avait eu l'occasion d'utiliser... »¹⁰ « qu'une seule fois. Mais cet épisode le hantait chaque nuit.

Son régiment avait été chargé de faire une patrouille dans un village où, d'après sa hiérarchie, un mouvement de résistance était en train de naître. Connaissant suffisamment bien ce village, avec deux de ses collègues, ils étaient partis à pied avec pour seule arme, leurs revolvers respectifs. En effet, c'était dans ce petit hameau qu'ils allaient acheter leur tabac, de l'alcool et qu'ils rendaient visite aux quelques prostituées y résidant. Ils y étaient comme chez eux. Alors ils bavardaient et riaient tranquillement, lorsqu'un jeune garçon s'était planté devant eux. Il devait avoir entre 11 et 12 ans, et tenait un vieux fusil rouillé braqué sur eux. Alors que ses deux collègues restaient figés, leurs émotions oscillant entre la peur et la surprise, il avait sorti son arme et tiré deux coups, sans réfléchir, dans la poitrine de l'enfant qui s'écroula. Des cris stridents avaient retenti à quelques pas de là, des cris de douleurs déchirants. Les trois soldats étaient partis en courant sans se retourner. Cet

⁹ Par Philippe Ségur

¹⁰ Par Dany

accident pouvait avoir de graves répercussions sur le déroulement de cette guerre absurde, aussi avaient-ils décidé de se séparer et de ne pas rentrer... »¹¹

« Mais comment vivre avec un tel poids sur la conscience ? Nul ne pouvait oublier l'air ahuri de l'enfant s'écroulant. Les 3 soldats n'avaient pas eu le loisir d'échanger leurs impressions. Il fallait fuir, se faire discret et pourquoi pas essayer d'oublier ? Mais dans le village, avec l'émotion, la surprise de trouver le cadavre de cet enfant, comment la population allait-elle réagir ?

Les tentatives d'apaisement des relations devraient être encore une fois remises sur le métier de la diplomatie. Tout allait recommencer... et c'était lui qui avait tiré... sans raison... sur un enfant.

Des années après, il ne pouvait ni l'oublier, ni se le pardonner.

Réussirait-il à l'écrire ? »¹²

¹¹ Par Flora

¹² Par Michèle

Par Flora, Michèle & Marie-Charlotte

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »¹³

« Il passait des heures à son bureau, à écrire anxieusement le récit de ce qu'il avait vécu l'année passée. Il savait être le seul à pouvoir dénoncer les atrocités qu'il avait vues. Mais pour tout relater il fallait rester en vie. Il avait trouvé un petit appartement au sous-sol d'un vieil immeuble. Personne ne connaissait sa cachette à part la propriétaire qui, contre rémunération, faisait des courses pour lui une fois par semaine. Son bureau face à la petite fenêtre donnait sur les pieds des passants, il relevait régulièrement la tête de son manuscrit pour surveiller les chaussures qui défilaient. Il connaissait par cœur le son des pas de chaque personne qui en voulait à sa vie. Chacun de ces rythmes particuliers lui glaçait le sang. Il n'interrompait son labeur que pour dormir quelques heures, se restaurer frugalement, faire un peu de toilette et bien sûr vérifier le bon état de fonctionnement de son revolver. Il avait commencé sa mission sous couverture avec cette arme, elle lui avait plusieurs fois sauvé la vie. »¹⁴

« Quelquefois, il se surprenait à imaginer le haut des passants dont il ne voyait que les jambes. Quelle tête pouvait bien avoir la femme aux très hauts talons qui tambourinaient sur le trottoir matin et soir ? Il se plaisait à l'imaginer jolie en continuité de ses belles jambes... Mais là, c'est quand il allait bien.

La démarche claudicante du passant de 23h45 l'intriguait au premier chef. Le pantalon tourbichonnant ne l'inspirait pas trop et surtout l'espèce de remorque qu'il tirait avec peine. Que transportait-il ? Des cadavres ? A cette évocation son sang se glaçait. N'avait-il pas vu justement, dans son terrible cauchemar dont il faisait le récit, une scène identique ? Son esprit lui jouait des tours.

Comment faire la part entre ce qu'il avait vu ce fameux soir, les personnages

¹³ Par Philippe Ségur

¹⁴ Par Flora

de ses romans et la réalité ? »¹⁵

« Mais parfois, la réalité déjoue la fiction. Après avoir écrit de nombreux romans qui avaient rencontré un franc succès – heureusement, il les avait publiés sous un pseudonyme – il s’était engagé en 42 du côté des résistants. Et il avait été dénoncé à la Gestapo, emprisonné puis déporté dans un camp de concentration. Là, il pensait avoir vu les pires horreurs mais il ne savait pas qu’à l’issue de la guerre, de bien pires encore seraient révélées. Pour l’heure, il vivait sous terre, caché, pour écrire et se protéger, raconter non plus des histoires imaginées ou celle des autres, mais la sienne !

Réduit à l’état de ver de terre, seul l’écriture lui permettait de se relever. Mais elle était une gageure et une lutte incessante, tant ses blessures et sa mémoire le faisaient souffrir. Le doute l’assaillait par moment : sortira-t-on un jour de cette guerre immonde ? Et, si la paix revient un jour, acceptera-t-on de lire, d’entendre ce que fut la barbarie des camps ?

Redeviendra-t-on un jour des hommes ? Des hommes debout ? Des hommes libres ?

Son récit devenait alors un cri. Un cri d’espérance en la vie, en la renaissance de l’humanité, en ce jour où il ne sera plus utile de s’enterrer avec un revolver sous une table. »¹⁶

¹⁵ Par Michèle

¹⁶ Par Marie-Charlotte

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »¹⁷

« Il était comme cela Hubert, envahit par ses chimères et par les personnages de ses romans. Il avait besoin de se rassurer.

Qui sait s'ils n'allaient pas l'envahir dans sa retraite paisible, l'attaquer même.

Hubert les avait imaginés de nature sauvage, violente, il fallait donc assumer les imprévus.

Il redoutait surtout "Jojo la bavure", un habitué de crimes horribles. La dernière fois qu'il avait eu à faire à lui, c'était dans son avant-dernier roman, "Jojo" avait négocié à la tronçonneuse deux ou trois voisins avant de les disperser dans le bois proche de son habitation. »¹⁸

« Hubert était comme cela. Il aimait à se faire peur. Il aimait plus que tout que ses personnages prennent vie, qu'ils lui volent son stylo-plume et laissent sur la page blanche les traces de leur personnalité et de leurs histoires violentes. Lorsque "Jojo la bavure" prenait la plume, il ne savait jamais ce qui allait arriver. Il savait alors que ce n'était plus lui qui racontait l'histoire, mais bien son personnage et il lui fallait alors, de temps à autre, toucher du doigt le métal dur et froid du revolver sous la table pour encore davantage se laisser entraîner par Jojo sur de nouvelles routes, de nouvelles aventures.

Était-ce là son secret, celui qui lui assurait un tel succès de librairie ?

Il l'ignorait. Écrire avec un revolver sous la table était peu banal.

Il n'avait jamais osé partager son secret avec l'un ou l'autre journaliste venu l'interviewer, ni même avec un proche. Peut-être de crainte de passer pour un fou. Mais peut-être surtout par peur d'en perdre la magie, l'effet inspirant et rassurant. Avec lui, avec son revolver qu'il avait surnommé Arthur, il se sentait

¹⁷ Par Philippe Ségur

¹⁸ Par Michèle

en sécurité. De quoi, il l'ignorait. De quel ennemi Arthur le protégeait-il, il ne savait pas. Mais il en sentait chaque jour les effets, tandis que l'encre sombre noircissait les pages blanches les unes après les autres.

Avec lui, que ce soit Jojo ou n'importe quel autre personnage de son imagination, rien ne lui faisait peur et il était capable de raconter les pires horreurs sans s'émouvoir le moins du monde.

Cela ne manquait pas de l'étonner, lui, Hubert.

Enfant craintif, adolescent malingre et transparent en société, Hubert était le type même du craintif. »¹⁹

« Alors, comme beaucoup de gens comme lui, il avait appris à faire semblant. C'était une question de survie. Surtout à l'école, au collège où quand on était timide, on se désignait directement comme victime potentielle.

Hubert était devenu par obligation un "dur", et l'écriture d'histoires violentes l'avait aidé à la fois à endosser ce rôle, se conforter dans l'image qu'il souhaitait renvoyer et de se déculpabiliser de son attitude. Parce qu'au plus profond de lui, Hubert était doux, tendre et gentil.

Son vœu le plus cher était d'écrire des histoires d'amour à l'eau de rose.

Mais qui l'aurait pris au sérieux, se disait-il, en caressant le faux pistolet en plastique, scotché sous son bureau. »²⁰

¹⁹ Par Marie-Charlotte

²⁰ Par @gnès

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »²¹

« Sa main se promenait machinalement sous la table à la recherche du métal froid puis au-dessus, ses doigts longeaient les veines colorées du bois s'accrochant aux échardes du pin mal dégrossi. Son regard s'attardait sur le paysage enneigé qui entourait sa cabane de rondins. Il était où il avait toujours eu envie d'aller : en Alaska. Un sourire de satisfaction étira ses lèvres et une fossette apparut. De nouveau sa main effleura son arme et des images surgirent du passé : sa dernière intervention durant laquelle il avait dû s'en servir. Mais il chassa ce souvenir sur lequel il refusait de s'attarder encore et suivit du regard un loup aventureux qui s'approchait de son tas de bois à l'extérieur. Il avait dû y sentir quelques rongeurs. Son stylo coulait sur la feuille y laissant de gros pointillés. Il fut sur le point de la jeter puis sourit à ce moment d'humeur et reprit son récit. »²²

« Un bruit soudain lui parvint de l'extérieur. Les rondins étaient en train de dégringoler et dévalaient la pente jusqu'au bas de son terrain. Le loup avait sans doute essayé de chaparder la bestiole qui logeait là, et il avait réussi, le bougre. Saleté de loup qui allait l'obliger à reconstruire son tas de bois ! N'empêche qu'il fallait sortir de la cabane, et que la bête était énorme ! Il tâta de nouveau son arme. Il n'avait jamais eu à s'en servir depuis qu'il était arrivé ici. Le loup semblait le regarder à travers la fenêtre... Son regard de velours le transperça. Il se surprit à penser que c'était une louve, avec un regard si perçant. Elle ne bougeait plus et continuait à le regarder fixement. Le stylo qu'il avait abandonné gouttait toujours sur la table mais il n'y prêtait plus attention, fasciné par cette première rencontre polaire. »²³

²¹ Par Philippe Ségur

²² Par Dominique

²³ Par Emmanuelle

« Allons ! Il n'était pas venu ici pour chasser les loups ! Après tout c'était lui l'envahisseur, le parasite dans cet immense gelé dont il avait tant rêvé. Son besoin de s'isoler pour écrire enfin... le conduisait aussi à faire ce type de rencontres. Il ne s'était pas si bien préparé... Il lui faut maintenant réfléchir, se poser... prendre la mesure de cette expérience. Se servir de cet espace et des situations proposées pour alimenter son esprit, son imagination et parvenir à se libérer de toutes ses peurs... Voyons je ne suis plus un enfant ! Les loups sont méchants dans les contes. Bien sûr, l'usage du revolver serait facile... mais après ? Que deviendrais-je ? »²⁴

²⁴ Par Dany

Par Marie-Charlotte, @gnès & Dominique

« Depuis des mois, il écrivait avec un revolver à portée de la main, scotché sous le bureau. C'était une arme de gendarmerie, un Manurhin 73 qu'il gardait toujours chargé. De temps à autre, il le délogeait de sa cachette, dégageait le magasin à munitions, vérifiait que les trois balles à l'or jauni, piqueté de gris, étaient toujours correctement ajustées dans le barillet, qu'elles étaient prêtes à la percussion, puis il le fixait à nouveau sous la table avec du gros ruban adhésif. Alors, rassuré, il se remettait à écrire. Le bec suintant du stylo déversait sa semence noire par passes magnétiques à la perpendiculaire de la gueule de métal qui dormait. Les flots onctueux de la vie s'épanchaient au-dessus de la mort. Il suffisait à la main de passer sous l'épaisseur du bois pour changer de registre. »²⁵

« Et les personnages prenaient vie.

Il y avait Jules. C'est à lui qu'appartenait l'arme. Il l'avait cachée soigneusement sous son bureau. Personne n'aurait imaginé qu'un écrivain put être un criminel : ils n'étaient que de papier et d'imagination, ceux qui tuaient et ceux qui se laissaient tuer ! Et pourtant, Jules était à la fois écrivain et criminel, et il prenait plaisir à brouiller les pistes, à perdre le lecteur en même temps que les enquêteurs, et, comme il était le maître de l'histoire qu'il racontait, rien ne l'empêchait de faire triompher le mensonge et le truand, plutôt que le commissaire et la vérité.

Ses romans étaient à l'image de ce qu'il était et de ses ambitions.

Il aimait plus que tout triompher. Et ridiculiser ceux qui se mettaient à sa poursuite, tel ce malheureux commissaire Dumoulin avec lequel il jouait au chat et à la souris.

Le revolver était toujours là, sous la table, bien à l'abri.

Cela lui faisait penser à la victime. À sa victime. Pour elle non plus, aucune pitié, aucune empathie. Victime, parce qu'il l'avait bien cherché, ce guignol des finances, qui se prenait pour un roi alors qu'il n'était qu'un pantin, et qu'il avait été si facile de terroriser par quelques lettres anonymes, puis d'abattre froidement en avançant masqué tout en dévoilant son lourd secret : malversations, adultères, opérations de séduction en tout genre... Ce lâche en avait pissé dans son froc. »²⁶

²⁵ Par Philippe Ségur

²⁶ Par Marie-Charlotte

« C'était presque trop facile. Mais on ne se moquait pas de lui impunément. Et tout ce fric malhonnêtement gagné n'avait pas su protéger sa première victime.

Maintenant, il fallait trouver le moyen de raconter cette histoire en faisant porter le soupçon sur quelqu'un d'autre. Ce quelqu'un sera aussi sa prochaine victime. Il devait être particulièrement attentif à ne laisser aucun indice le dénonçant. Être machiavélique et trouver la victime idéale et l'idée géniale... Et si... et si... Oui ! Il avait trouvé. La propre mère de sa victime. Il détestait cette vieille bourgeoise revêche et coincée qui regardait tout le monde de haut. Il connaissait le mépris qu'elle avait pour ce fils qui n'avait pas rempli les objectifs qu'elle lui avait fixés : devenir un notable, quelqu'un en vue dans le cercle des prisés des bourgeois de cette ville. Au lieu de cela, il était devenu un petit mafieux aux mauvaises fréquentations. Et la vieille enrageait. Cela lui donnait un mobile presque trop évident, mais lui, l'écrivain-tueur, saurait trouver. »²⁷

« Il écrivait depuis plusieurs jours, presque sans s'arrêter. Il ne sortait pas, se faisait livrer ses repas, surtout des pizzas. Ses amis avaient renoncé à lui téléphoner car il ne répondait pas et avait même fermé son iPhone.

Au fond de lui, il savait qu'il prenait des risques avec sa santé en vivant de cette façon. Mais il n'avait jamais pu se tempérer, prendre le temps. Son cœur tapait fort, sa tête bourdonnait, il ne tenait pas en place, s'énervait en pensant à la vieille bourgeoise dont il écrivait les combines qu'elle manigançait avec son fils.

La sueur coulait dans son dos, il faisait des bonds sur sa chaise. Et régulièrement, sa main passait sous la table et frôlait l'arme, un geste comme pour se donner de l'énergie.

Tout à coup, sa poitrine se serra si fort qu'il en eut le souffle coupé. Il peinait à respirer. Il comprit qu'il devait appeler au secours. Il chercha son téléphone des yeux, ne le vit pas, il passa ses mains sous les feuilles, le cherchant à tâtons mais il s'écroula sans avoir pu l'atteindre. »²⁸

²⁷ Par @gnès

²⁸ Par Dominique